

Entre femme et conquête
La grande blessure mexicaine
Malinche l'Indienne. L'autre conquête du Mexique d'Anna Lanyon, traduit de l'anglais par Jacques Chabert, Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs, 234 p.

Jean Morisset

Number 206, January–February 2006

Le Mexique : une mémoire qui s'invente

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18174ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morisset, J. (2006). Entre femme et conquête : la grande blessure mexicaine / *Malinche l'Indienne. L'autre conquête du Mexique* d'Anna Lanyon, traduit de l'anglais par Jacques Chabert, Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs, 234 p. *Spirale*, (206), 37–38.

ENTRE FEMME ET CONQUÊTE : LA GRANDE BLESSURE MEXICQUAINE¹

MALINCHE L'INDIENNE. L'AUTRE CONQUÊTE DU MEXIQUE d'Anna Lanyon

Traduit de l'anglais par Jacques Chabert, Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs, 234 p.

DANS LE firmament des mythologies et de la mémoire historique projetée au-delà de toute chronologie, quatre femmes hantent la conscience et l'âme mexicquaines : la Vierge indigène de Guadeloupe, l'artiste blessée Frida Kahlo, la poète épistolière Juana Inés de la Cruz et... la Malinche. Sous forme d'un récit de voyage dont le titre original est *Malinche's Conquest*, c'est à cette dernière que s'attache obstinément Anna Lanyon dont la trajectoire, reprenant l'écheveau géographique de la Malinche, procède d'une interrogation lancinante : qui est cette femme, quelles étaient ses pensées profondes, sa vision des événements derrière le personnage que lui aura imputé une histoire fabriquée après coup ? Tentant de tracer et retracer le « portrait » d'une femme dont il n'existe aucun « portrait » connu, Anna Lanyon suit la Malinche à la piste, imaginant la forme de son visage, le découpage de son profil, la musique de sa parole polyglotte dans la pénombre des codex disparus et le sillage des manuscrits détruits. Car la Malinche, nous prévient-on d'entrée de jeu, « *la femme dans son moi profond, nous restera à jamais cachée à travers le récit ambigu de sa vie* ».

À vouloir reconstituer le non-dit de l'univers indigène et métis dans ce Mexique devenu l'un des haut-lieux des Amériques, et sur lequel exégètes et écrivains ne cessent de se pencher pour en débusquer les pans ombragés qui les fascinent et les confondent, que cherche l'auteure australienne ? « *Il y a, avance-t-elle, quelque chose d'universel dans ce qui est arrivé à la Malinche au cours de sa vie et après sa mort. Ce n'est pas simplement une histoire mexicaine.* » C'est ainsi qu'on peut considérer cet intérêt pour le personnage, car les enjeux de son histoire ne concernent pas que le seul territoire mexicquin ; ils trouvent également des résonances dans l'histoire des nouveaux mondes, tant du Pacifique que du continent américain, depuis la Groënlande jusqu'à la Patagonie.

L'histoire de la Malinche nous serait-elle donc intimement liée en raison de notre parenté américaine et de nos origines coloniales partagées ? Mais qu'est-ce alors qu'une histoire mexicquaine ? Comment dissocier le Mexique de sa Conquête ? Comment concevoir l'idée d'un

Mexique centré autour d'une Malinche dont on a fait une Ève précolombienne déchue à l'avance, parce que n'émanant pas de la Bible, sans disposer par ailleurs d'aucune pomme pour séduire Cortés ? En fait, c'est elle-même qui constitue la pomme dans laquelle croquera la Conquête jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. À l'inverse de la Chrétienté et de son paradis perdu, le Mexique constitue dans la pensée occidentale un paradis infernal, cannibale, solaire et sacrificiel, trop grand pour ses rêves, trop démesuré pour sa raison et qui sera détruit par les microbes apportés par Cortés et son équipage baptisé. On n'ose imaginer ce que serait aujourd'hui un Mexique qui aurait résisté à sa conquête et dont plus de cent millions de citoyens parleraient le nahuatl dans un « royaume » transformé où auraient survécu la Malinche et les siens.

Ce n'est pas une histoire seulement mexicquaine ; c'est celle de la femme qui préside au Nouveau Monde et aux mondes nouveaux dont le Mexique incarne intimement pour nous tous, Américains que nous sommes, l'origine et la quintessence. Qu'elles se nomment Anacaona, Iracéma ou Tékakouita, tous les pays d'Amérique macèrent dans leur utérus mythologique une femme première dont ils font, défont et refont constamment la matrice géographique pour l'insérer dans le grand récit de l'Occident. Et cela, sans jamais bien sûr y arriver tout à fait, la Résistance refusant de mourir. C'est pourquoi il s'agit d'une poursuite sans fin dont la Malinche constitue la trame englobant toutes les conquêtes et les résistances sur le continent. Le récit qui nous est ici offert a donc quelque chose d'exemplaire.

Voix muette de l'Humanité

Ainsi, la Malinche est la voix muette de l'Humanité (de la « *mujerité* »), la voix muette d'une Conquête dont elle aura été l'un des témoins et des instruments essentiels, l'intermédiaire sans lequel le destin de l'Amérique eût été à jamais modifié. Et pourtant, ne cesse de se répéter Anna Lanyon, elle ne dispose même pas de sa voix, puisque les seuls mots qui nous ont été rapportés de la Malinche sont ceux que les

hommes lui ont fait prononcer pour les transcrire dans leurs livres. Si bien que ses propres mots sont enfouis dans la vaste crypte du non-dit, avec tous ceux que l'histoire écrite n'a jamais cru bon de retenir. Comment les formuler maintenant ? Trop tard. Il est maintenant trop tard pour que son visage puisse apparaître dans sa vérité charnelle, libre de la prescription des fresques surgies au-delà de sa mort ou procédant de quelque érotique géographique que toute la tradition mexicquaine empêche de sourdre. La seule image qu'on peut donc avoir de la Malinche est forcément celle que l'on porte en soi et qui est tributaire, à son tour, de la morphologie identitaire qu'on peut attribuer au Mexique. La métaphore du « *labyrinthe de la solitude* » à laquelle Octavio Paz fait appel pour circonscrire l'homme mexicquin — c'est-à-dire le fils de la Malinche — et son implacable destin renvoie à une mère sans autre visage qu'une faute multiple au regard de laquelle la tache originelle apparaît comme un grumeau négligeable dans la trajectoire de l'humanité !

Vendue par sa mère à des marchands qui la remettront plus tard aux Espagnols avec plusieurs autres femmes en tant qu'éléments d'un butin de conciliation, la Malinche se verra alors offerte en cadeau par Hernán Cortés à un « frère d'armes ». Mais voilà qu'elle sera aussitôt reprise par celui-ci, pour des raisons que chacun est libre d'imaginer — la célèbre fresque de José Clemente Orozco la représente grasse et nue sous le bras d'un Cortés également nu aux allures d'un évêque médiéval taciturne et barbu. Le Conquistador en fera sa maîtresse, sa concubine, sa pourvoyeuse... et quoi encore, jusqu'à ce qu'il découvre le parti stratégique qu'il pourrait en tirer comme interprète auprès de Moctezuma et des Seigneurs aztèques. Ainsi, la Malinche passera à la postérité comme la renégate ayant rendu possible le démantèlement de Tenochtitlán et la débâcle de l'empire aztèque. C'est par l'épée, la croix et, au-delà de tout, par la petite vérole, que se perpétua la Conquête. En faisant cependant de la Malinche l'instrument de la victoire espagnole, on l'associe à une implacable petite vérole. Pourquoi ? Faut-il éprouver une honte assez morbide et profonde de ses racines indigènes

pour leur faire porter ainsi le poids de la maladie infligée par le Conquérant?

Une fois son rôle de truchement accompli, la Malinche disparaîtra soudain des chroniques sans qu'on retrouve sa trace ailleurs que dans la conscience de tout Mexiquain. Ainsi aura-t-elle donné un fils et au Conquistador et à la Conquête pour se voir frappée d'un triple opprobre aux yeux de ses descendants : traîtresse suprême de l'Amérique première, mère répudiée de la patrie nouvelle et, enfin, femme violée et abusée de tous les temps. Pour ajouter à un tel cumul de malédictions, la Malinche circule sous d'autres appellations alors qu'on entend, par soir d'intempéries ou dans quelque recoin masqué de la capitale, son ombre fantomatique pousser des soupirs pour ses enfants. C'est l'éternelle *Chingada* — la chigneuse, la déchirée — ou la *Llonora* — la larmoyante — qui pleure un destin, le sien, et celui des Mexiquains.

Fatalité d'un peuple ne sachant pas qui il est vraiment et ne cessant d'entretenir une culpabilité inavouée face à cette rupture identitaire qui le hante. Entaché à la fois d'une faute originelle et d'un viol aborigène, il est de surplus l'héritier d'une mère délatrice — délaissée après coup par ceux qu'elle aura servilement aidés — dont il demeure l'éternel paria. Indigne alors d'être pleinement racheté par le baptême des chrétiens, il retourne cette vicissitude contre lui-même dans un silence absolu et une solitude totale. « *Te voy a romper la madre* » (je vais te casser la mère), jaillit une imprécation courante dont la violence force à interroger le sens. Comme s'il fallait briser la mère première, la Malinche, se tapissant dans chaque homme mexiquain afin que surgisse chez celui-ci la libération de sa propre naissance issue de la femme première violée. C'est là le processus inverse de la mythologie chrétienne, alors que la vierge mère, libérée du mâle anthropien par la fécondation directe de l'esprit, met au monde un demi-dieu demi-homme qui devra mourir assassiné sur une croix pour expier une telle transgression, pendant qu'elle-même s'envole vers le ciel. Par contraste, la Malinche, vaincue du camp des vainqueurs, ne survivra quant à elle que dans un oubli total au fond de la *Chingada*, ce qui est là une forme de condamnation et d'exécution absolues.

On s'imagine alors le débordement mythologique auquel se voit confronté le Mexique sous l'ascendant contradictoire d'une Vierge importée de l'Europe chrétienne — et transformée en Vierge indigène sous le nom de Guadeloupe — et d'une femme Indigène proscrite, la Malinche, jugée collaboratrice de son propre viol ayant conduit à l'enfantement du pays. Mais qui, au juste, est le rédacteur de ces genèses virtuellement irréconciliables où seules les déesses importées ont droit à la victoire? Faisant d'une figure-femme Malinalxotchill

(Fleur d'herbe-sauvage) la cousine mythologique de la Malinche, Anna Lanyon constate sa disgrâce en affirmant que « *comme toutes les déesses méso-américaines, elle fut éliminée par les vierges aseptisées de la théologie chrétienne* ».

Symbole de la déchirure et de la blessure initiales obligées, la Malinche n'existe que par le regard des hommes, d'insister Anna Lanyon. Et l'objet de son récit aura précisément consisté à rendre à celle-ci son propre regard, faisant du coup éclater la mythologie mise au point au XIX^e siècle, « *par une petite mais puissante élite blanche du Mexique* », trois siècles après la naissance de la Malinche. Ainsi, en transformant cette dernière en réceptacle de tous les maux, afin de se dédommager de son passé colonial espagnol, d'une part, et en attribuant, d'autre part, la perte du tiers du territoire mexiquain aux mains des Gringos, par la présence de ce « *vieil atavisme malinchiste* » empêchant de résister à la séduction de l'étranger et de lutter contre les forces d'occupation, une telle élite aura-t-elle proclamé son triomphe.

Pousser l'interrogation jusqu'en Canada...

Difficile de ne pas ouvrir ici une parenthèse pour porter l'interrogation mexiquaine jusqu'en Canada. Au moment même où l'élite républicaine du Mexique indépendant « malinchisait » son identité, le « clergé ancestral canadien » inventait les saints martyrs canadiens, dont la plupart étaient en fait des Français morts sous la *caresse* des Iroquois (ces rejetons d'une branche des Aztèques ayant monté vers le nord, comme certains le prétendent), alors que l'une d'entre eux, Katari Tékakouita, passera à la religion des Français et en mourra. Celle-ci laissera toutefois un héritage de sainteté reportée, malgré la trahison à l'endroit de ses propres dieux animistes, n'ayant pas eu l'heur de rencontrer quelque Cortés déguisé en Dollard des Ormeaux ou que sais-je.

Lorsqu'on parcourt les ouvrages d'un Miguel León-Portilla, entre autres son magnifique *Códices* (2003) portant sur les livres antiques du Nouveau Monde, on demeure frappé par la richesse vivante émanant de l'imaginaire précolombien. Il est une écriture autochtone qui persiste sur ce continent, il n'y a qu'à en faire lecture. Et voilà qu'on voit soudain émerger des codex un être de chair et de sang dont on entend les palpitations et la mélodie : la Malinche. On aura beau faire tous les constats, proposer toutes les analyses, une question se pose : Canada, où sont tes codex? Où sont tes manuscrits premiers? Dans les archives du vent à même les pétroglyphes du précambrien ou à l'avers des écorces de bouleau et des canots enfoncés sous la Grande-Rivière? Et alors, Canada, où est ta Malinche? Qui est au juste ta Katari? Pourquoi as-tu pendu ta Corri-

veau? Parce qu'elle était une impie, une voleuse, une traîtresse ou tout simplement une résistante et une sang-mêlée?

C'est également une interrogation sur sa propre origine qui semble être au cœur de la démarche d'Anna Lanyon. J'ai mis du temps à saisir la quête personnelle de l'historienne et l'énergie qu'elle aura investie, depuis sa lointaine Australie, pour réhabiliter la Malinche. Pourquoi Octavio Paz ne parle-t-il que des seuls fils de la Mère indigne, sans jamais faire allusion aux filles de la Malinche, se demandait-elle? Et voilà qu'elle raconte comment elle fut bouleversée d'apprendre que la Malinche se vit enlever par Cortés son propre fils afin que ce dernier reçoive en Espagne l'éducation qui lui était due. Exactement comme il en aura été en Australie, lorsqu'on arrachera des bras de leurs mères les enfants « *abo mixed blood* », sous prétexte que leur côté blanc ne pouvait appartenir à leurs propres génitrices.

C'est pourquoi les Mexiquaines nourrissent une vision entièrement différente de la Malinche. J'ai soulevé la question à quelques reprises avec des femmes-artistes qui m'ont fait une réponse à peu près similaire... « *¡ Ah! la pobrecita, elle a tant souffert! On lui en a tellement mis sur les épaules. Nous portons en nous un poids trop grand, celui d'être des femmes précolombiennes et postmodernes. Nous sommes aux prises avec des hommes subjugués par une Conquête continue depuis Cortés jusqu'aux multinationales et aux maquiladoras et qui s'efforcent de déverser sur nous toutes la honte et la méfiance qu'ils continuent d'éprouver devant une histoire de conflits non résolus.* »

Ce n'était pas l'héritier de la Conquête que cherchait Anna Lanyon à travers la Méso-Amérique, mais la femme en amont de la parturience mythologique que l'homme lui fait accomplir pour tenter de s'expliquer sa propre présence sur ce lieu de la dérive cosmique appelé terre. Il est, apprend Anna Lanyon au moment de conclure son périple et son livre, un écrivain du nom de José Vasconcelos qui aura produit un ouvrage devenu classique, *La raza cósmica* (1925). Ce dernier proclame que les Mexiquains forment justement une race cosmique forgée dans le volcanisme de la Conquête, à même le sang et le feu. Et à même la Malinche, là, sur la cuvette centrale de l'altiplano mexiquain entre le Popocatepetl et l'Ixtacihuatl où devisent encore les dieux premiers.

Jean Morisset

1. Que me soit ici autorisé l'usage d'une graphie française d'époque — soit « américain » et, par extension, jamais mexiquain, etc. — pour désigner l'hémisphère dans sa totalité et éviter ainsi toute confusion avec « américain » au sens étatsunien. Ayant perdu le continent, la France a cessé de l'écrire d'une façon qui lui soit propre, c'est là une réalité qui la concerne; mais quant à nous, Américains, nous avons le droit de l'exprimer comme nous l'entendons.